

Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 31 (2001)
Heft: 3

Artikel: Yvette Théraulaz : "On n'en finit pas de se connaître!"
Autor: Prélaz, Catherine / Théraulaz, Yvette
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-828303>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 26.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Yvette Théraulaz

« On n'en finit pas de se connaître! »

Chanteuse et comédienne, Yvette Théraulaz suit, dans la vie comme sur la scène, un chemin tissé de bonté, de sincérité, de poésie et de questionnements. Cette magnifique artiste est aussi une femme pleine de doutes, sensible et généreuse.

En toute simplicité, Yvette Théraulaz s'est imposée comme une immense artiste dans son petit coin de pays. Comédienne et chanteuse depuis quarante ans, c'est sur scène qu'elle s'exprime, qu'elle partage sa faim de vivre et d'aimer, mais aussi sa fragilité. Cette Lausannoise a fait le choix de ne pas

s'exiler, poursuivant ici une carrière au plus près de ce qu'elle est, en tant qu'artiste, femme et citoyenne. Au terme d'un tour de chant beau et sensible, qui lui ressemble, elle nous a reçus dans son petit appartement chaleureux où trônent un piano, des livres, des souvenirs de spectacles, des affiches, des photos, des bou-

quets de fleurs séchées. A l'heure du thé, Yvette Théraulaz retrace une carrière qui n'a suivi aucun plan, mais dont la cohérence traduit bien la sincérité d'une femme qui ne s'est jamais trahie.

«Jouer, c'est pour moi une façon d'exister»

– Qu'est-ce qui a fait que vous êtes devenue une artiste?

– Dans le fond, je n'aurais pas dû devenir une artiste. De condition très modeste, mes parents n'étaient pas



Photo Catherine Schwyzer

«Je suis comme tout le monde, mais je fais un métier particulier.»

du tout de ce milieu. Mais lorsqu'ils ont pu économiser pour acheter une voiture, ma mère a préféré un piano. J'ai pris des cours et c'est en fait grâce à ce piano que je me suis inscrite dans un théâtre d'enfants, puis à l'Ecole romande d'art dramatique, à l'âge de 14 ans, tout en poursuivant ma scolarité chez les sœurs catholiques, à Lausanne. Puis à l'âge de 16 ans, je suis partie un an à Paris pour suivre les cours de théâtre de Tania Balachova. A mon retour, j'ai rejoint le Théâtre populaire romand. J'ai fait partie de la troupe pendant quelques années. En 1968, nous avons créé une compagnie avec Charles Apothéloz, le Centre dramatique de Lausanne, puis, en 1974, la compagnie T'Act, avec notamment André Steiger, Roger Jendly, Jean-Charles Simon, Patrick Lapp. C'est aussi l'année où mon fils David est né.

– Pourquoi le théâtre vous a-t-il tellement attirée dès l'enfance ?

– Je crois que c'était le plaisir du jeu. J'aimais ça, c'était pour moi une façon d'exister. Je venais d'un milieu relativement pauvre, avec peu de culture, pas de livres à la maison, pas de disques. L'accès au théâtre, ça a été comme une porte qui s'ouvrait sur l'inconnu, sur un monde qui m'était a priori fermé. J'ai commencé à 14 ans et je vais en avoir 54. Cela fait donc quarante ans que je fais ce métier, que j'en vis et que je l'aime.

– Lorsque vous avez choisi cette voie, vos proches se sont-ils étonnés, ont-ils essayé de vous dissuader ?

– Pour mes parents, le théâtre était un monde étrange qu'ils ne fréquentaient pas. Mais je pense que j'étais assez enthousiaste pour les convaincre que c'était ça que je voulais faire. Mon grand-père maternel, qui avait une douzaine d'enfants, avait rêvé de partir sur les routes avec un char à pont, en emmenant toute sa famille, pour aller chanter de village en village. Peut-être ai-je hérité de ce rêve de romanichel.

– Quels souvenirs gardez-vous de votre enfance ? Etiez-vous extravertie, ou plutôt une timide que le théâtre a libérée ?

– J'étais les deux. D'ailleurs, je suis toujours comme ça, soit extrêmement conquérante et sans peur, soit complètement timide. Si je regarde des

photos de moi enfant, je vois beaucoup de vivacité, de lumière dans les yeux, une flamme que j'espère avoir gardée. J'inventais des personnages devant mon miroir, je chantais. Après cela, il y a eu toute une période où je me suis fermée, étiolée, c'était la période de l'école, de la socialisation. Pour moi, cela n'a pas très bien fonctionné. C'est comme si je manquais d'air, ou d'eau, et je les ai retrouvés en faisant du théâtre. Ce qui voulait me faire entrer dans la norme ne m'a guère convenu.

– Etre un artiste, est-ce aussi refuser de vivre la vie de tout le monde ?

– Longtemps, j'ai dit que je ne voulais pas être différente, que j'étais comme tout le monde. Je le suis, bien entendu. Mais je me rends compte que nous faisons un métier tout de même particulier. Nous ne pouvons pas nous raccrocher à des repères, à des balises solides, nous ne gardons pas les mêmes compagnons de travail, ça change tout le temps. Nous sommes toujours en alerte. Mais ce qui est merveilleux, c'est la part de liberté qu'offre ce métier, et à laquelle je tiens beaucoup. Par exemple, si j'ai envie de faire un spectacle, comme *les Gauchers*, que je suis en train de préparer, si j'ai envie de raconter quelque chose sur la maladresse, sur la perte, la fragilité, la vulnérabilité, je peux le faire. C'est une chance extraordinaire.

– En parcourant votre carrière, on a le sentiment d'une grande cohérence. Vous êtes-vous donné aussi cette liberté de ne pas faire de concessions, de ne vous investir que dans des spectacles qui vous convenaient vraiment ?

– J'ai surtout eu la chance d'avoir du travail, que l'on m'en propose, et aussi de ne pas avoir de gros besoins financiers. Je n'ai jamais été inquiète pour l'avenir et je n'ai jamais eu l'impression de faire des choses alimentaires... Même si certaines m'ont forcément moins plu que d'autres. Ce que je n'avais pas envie de faire, comme de la publicité ou jouer dans des sitcoms, je ne l'ai pas fait. Je ne porte aucun jugement de valeur, mais cela ne me conviendrait pas. C'est la question de me sentir bien avec moi. C'est déjà tellement compliqué d'être soi et de fonctionner, de vivre. Si mon métier peut m'y aider,

c'est une chance. J'ai toujours de grands doutes, mais au moins j'ai le sentiment de faire au plus près de ce que je suis. Cela dit, on n'en finit pas de se connaître, et d'être surpris, parfois, de ce que l'on découvre...

« Tout est plus simple avec la musique »

– Vous nous avez parlé du théâtre. Or, on vous connaît tout autant comme chanteuse...

– Pendant une vingtaine d'années, j'ai fait essentiellement du théâtre. Ensuite, j'ai commencé à avoir envie de chanter, pour raconter mes histoires, pour faire ma petite musique mortelle à moi. Je me suis mise à écrire des textes et à les chanter. Cela fait maintenant plus d'une vingtaine d'années que je mène les deux métiers en parallèle. Et c'est en commençant à chanter que j'ai eu le plus la sensation d'être moi-même sur une scène. C'est toujours dans mes tours de chant que je me retrouve, avec des textes que j'ai écrits, ou que j'ai choisis. Ce fut le cas avec mon dernier spectacle, *Se faire horizon*. Je me trouve en harmonie avec les textes, avec la musique, avec le spectacle. Je ne me pose pas trente-six mille questions avant d'entrer en scène. J'essaie simplement d'être disponible, d'être bien, d'être là, ouverte à ce qui arrive, j'essaie simplement de donner. Au théâtre, c'est toujours un peu plus difficile, je dois me battre. Mais dès qu'il y a de la musique, c'est plus simple. C'est elle qui me fait décoller, je me sens plus libre.

– Au théâtre, y a-t-il une pièce qui vous a tout particulièrement marquée ?

– Ce qui me fait dire oui à un projet, ce sont avant tout les personnes avec qui je vais travailler. J'aime me sentir en harmonie. J'ai rarement choisi un rôle. N'ayant pas d'autre culture que celle que je me suis faite en autodidacte, je n'avais jamais rêvé de jouer un rôle bien précis. Je choisis donc plutôt un projet, une équipe. Et si j'aime la liberté que me donne le fait d'être seule dans un tour de chant, j'aime aussi beaucoup travailler avec les autres. Si je repense à la pièce que j'ai jouée jusqu'à fin décembre, *Emilie ne sera plus jamais cueillie par l'anémone*, Emilie est vraiment un

rôle que j'ai profondément aimé. Son rapport à la vie, à la lucidité, à elle-même, la manière dont elle se positionne dans le monde, tout cela me correspondait. Au fond, c'est aussi ma recherche. Lorsqu'il y a une telle convergence entre un rôle et soi-même, c'est toujours très fort. Chaque réplique de cette pièce me parle, et celle qui me vient spontanément, c'est: «Il ne faut jamais rien diminuer.»

– Faire quelque chose qui vous correspond au mieux, est-ce aussi lié à votre sensibilité de femme?

– Au théâtre, je n'ai pas toujours été en adéquation avec l'image que les metteurs en scène se font et donnent des femmes. Il était important pour moi de pouvoir dire certaines choses en tant que femme. Je ne suis pas seulement une comédienne, je suis aussi une citoyenne et une femme, et c'est ainsi que j'essaie de penser ma position, mon appartenance au monde.

«Je suis sur scène comme dans la vie»

– Artiste, femme, citoyenne: vivez-vous tous ces rôles à la fois?

– Le plus difficile pour moi, c'est de savoir qui je suis, au milieu de tout ça. Mais en fait, je ne fais pas de différence. Si je ne suis pas bien dans ma vie, je ne suis pas bien sur la scène. Mais cette dernière me permet aussi de montrer mes vulnérabilités, et cela peut faire du bien. Quand je vais jouer, j'y vais comme je suis, je ne peux pas tricher. Il y a des jours où je suis d'une grande tristesse. Je fais avec.

– Pour vous, est-ce aussi le rôle d'une artiste de s'engager, de prendre position?

– Lorsque le théâtre peut être un détour qui permet de donner la parole à ceux qui ne l'ont pas, je pense que c'est important de le faire. Je me souviens de *Leyla, récits d'exil*, un spectacle monté à partir du témoignage d'une femme libanaise à qui la Suisse avait refusé le statut de réfugiée. J'aime bien aussi m'impliquer dans des spectacles politiques.

– Ce qui se passe dans le monde, dans notre société, est-ce que tout cela nourrit votre travail d'artiste,

ou avez-vous parfois envie de fermer les yeux?

– Il y a des allers-retours, des moments où je suis plutôt ouverte, d'autres où il y a trop! Actuellement, je suis dans la saturation, envahie par trop d'idées, trop d'images. J'ai un peu de peine à faire le tri, à ne pas perdre de vue mon chemin. Je me sens un peu submergée. De plus, en vieillissant, je constate que des choses auxquelles je croyais fort, pendant de nombreuses années, commencent à vaciller. Il reste deux ou trois choses auxquelles je crois, mais qui sont d'une simplicité terrible. Je crois à la bonté, je crois aux gestes. Je crois que le monde est dur, violent, qu'il est brusque, mais qu'il y a aussi de la beauté, des gens magnifiques, lumineux. Il faudrait arriver à découvrir tout ce potentiel que les gens portent en eux, que nous avons tous, certainement, mais que nous avons enfoui, parce qu'il faut bien vivre, parer au plus pressé. Il faudrait se laisser du temps, se laisser du silence, pour retrouver ça, pour retrouver le désir, la joie de vivre, ce qui nous permet d'aller vers les autres, de s'ouvrir, d'exister. Or, c'est tout cela qui vacille.

«J'ai encore le courage de douter»

– Vous dites que le monde est dur. L'est-il encore davantage pour les femmes?

– Objectivement, les femmes sont plus persécutées que les hommes. Naître fille, dans certains pays, c'est comme une punition. Encore aujourd'hui, je vois beaucoup de femmes autour de moi qui sont très peu sûres d'elles, qui ont de la peine à trouver leur place, leur propre valeur, qui continuent à faire en fonction de... pour faire plaisir à... Elles doutent. Cela dit, ça vaut le coup de douter! C'est en doutant qu'on trouve des choses, et puis il faut avoir du courage pour douter. Je pense en avoir encore un peu... Par conséquent, je doute encore un peu.

– Votre choix de ne pas aller faire carrière hors de Suisse, était-ce le choix d'une mère?

– Il est vrai que c'est en partie à la naissance de mon fils David, en 1974, que j'ai décidé de rester en Suisse, même si j'aurais pu aller à Paris. Mais je n'ai pas fait de sacrifices. Plus tard, j'ai eu l'occasion de jouer, de chanter dans les pays francophones, en France, en Belgique, au Québec, mais je ne m'y suis jamais installée. Je me rendais bien compte que, sur le plan de la carrière, ce n'était pas l'idéal de rester ici. Mais je crois que je suis restée fondamentalement provinciale, et je le revendique. Je n'ai jamais rêvé à des choses impossibles, je n'ai jamais rêvé de devenir une star, même si, dans la chanson, cela m'aurait bien plu d'aller plus loin. J'aime bien aller jouer ailleurs, c'est important de par-

MES PRÉFÉRENCES

Une couleur	le rouge
Une fleur	l'anémone
Une odeur	l'ambre
Un paysage	la montagne
Un écrivain	Fernando Pessoa
Un compositeur	Maurice Ravel
Un réalisateur	Tarkovski, Scola
Un film	Le Festin de Babette
Une recette	la cuisine italienne
Un animal	la vache
Une qualité humaine	la bonté
Une personnalité	Marie Curie
Une femme	Frida Kahlo

A écouter: *Se faire horizon*, double CD



Yvette Théraulaz, très expressive en scène, ici dans *Pierrot Lunaire*

tir d'ici pour s'aérer un peu, mais vivre quatre mois à l'hôtel, coupé de sa vie quotidienne, de sa vie affective, ce n'est pas folichon. Dans ces moments, j'ai l'impression de fonctionner uniquement comme comédienne. Il me manque quelque chose.

– Être provinciale, cela signifie-t-il aussi pour vous des racines solides, en tant que Suisse et Lausannoise, avec vos origines gruériennes?

– Ce n'est pas tellement lié à un lieu, plutôt à un état d'esprit, à une mentalité. Quand j'allais à Paris, je me sentais assez paysanne! Je n'étais pas tellement dans le coup, un peu décalée, comme si je jouais la Suisse. Il est vrai qu'on n'a pas tellement confiance en nous, on s'estime trop peu.

– Hors de votre métier, qu'est-ce qui vous permet de vous ressourcer?

– J'aime marcher, j'aime la montagne. Ce que je fais le plus volontiers, ce sont de grandes balades.

Par exemple, je vais de Lausanne à Morges par le bord du lac, ce qui me fait trois heures de marche, et je reviens en train.

«Le meilleur de moi n'est pas encore sorti»

– Vous êtes d'origine modeste, vous êtes une autodidacte. Votre parcours démontre-t-il que tout le monde peut y arriver?

– Je ne dirais pas ça, car je connais beaucoup de gens, dans ce milieu, qui sont très doués et qui n'ont pas de travail. Je pense avoir fait les bonnes rencontres au bon moment. Je n'ai pas le sentiment d'avoir dû faire une carrière à la force du poignet. Mais il m'arrive parfois de regretter de ne pas avoir fait d'études, de m'être débrouillée si tôt. Cela peut nous durcir, on vit toujours avec cette notion de lutte, de compétition, il faut s'imposer, et c'est un

peu lassant. On ne vit pas dans un monde à la Walt Disney! Dès qu'il y a deux personnes en présence, il y a un rapport de force. Alors, comment faire pour à la fois être soi, et être avec les autres?

– Y a-t-il une part de vous que vous n'auriez pas découverte si vous n'aviez pas choisi un métier artistique?

– A vrai dire, j'ai l'impression que le meilleur de moi n'est pas encore sorti. Humainement, je suis loin d'avoir tout exploré. C'est comme si j'étais encore enfermée dans des prisons que je me suis faites moi-même. Sur scène, je suis toujours un peu en avance. Je chante des choses que je sens intuitivement, mais auxquelles je ne suis pas encore parvenue. C'est comme si mes idées, ce que j'écris, les paroles que je chante, allaient en éclaireur, au-devant. Moi, je suis encore dans le tunnel, mais je vois bien que plus loin, il y a quelque chose. Parfois, la lumière vacille, menace de s'éteindre. Alors il faut la garder présente, en se disant: c'est là que j'aimerais aller, mais comment y arriver?

– Vous arrive-t-il d'envier des gens qui se posent peut-être moins de questions que vous?

– Je n'envie pas ceux qui traversent leur vie sans avoir la conscience de ce qu'ils vivent. En revanche, il m'arrive de rencontrer des gens qui se posent des questions et qui sont tout à fait lumineux, qui ont une espèce de grâce. Je les envie beaucoup, ils sont extraordinaires, et c'est à cela que je me raccroche, à leur petite mélodie à eux quand ils parlent, à leur sagesse quand ils disent des choses très simples. Quand on se pose trop de questions, on complique. Il faut aussi savoir retrouver les choses simples. Parfois, je me dis que j'ai un peu perdu le sens des paroles les plus familières. Il faut retrouver ça, même si c'est un peu difficile de perdre ses illusions, de voir que la vie n'est pas telle qu'on l'imaginait, qu'il y a d'un côté notre soif d'absolu, notre faim de vivre, et de l'autre les maigres ressources dont on dispose. Je me sens ballottée, mais je suis comme Emilie: je ne veux rien diminuer.

Interview: Catherine Prélaz